Document generated on 08/11/2025 6:34 p.m.

Espace
Art actuel

Caroline Gagné, Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit

Nathalie Bachand

Number 122, Spring 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91360ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bachand, N. (2019). Review of [Caroline Gagné, Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit]. *Espace*, (122), 94–95.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par les dispositifs – lentilles, écrans, projecteurs – et par le regard des personnes qui voient. Grâce à un éventail de stratégies formelles et narratives, l'artiste accentue la subjectivité de la perception.

Leila Zelli. Terrain de jeux donne à voir ruines et fragments dans leurs états les plus productifs en morcelant les images et les narrations pour susciter un effort de restauration chez le spectateur, le poussant à questionner les discours parcellaires par lesquels il est bombardé. Leila Zelli brosse des situations de guerre un portrait qui excède les images diffusées par les médias autant que son exposition déborde de l'espace de la galerie vers le hors-champ. Portant atteinte à l'intégrité des écrans et des discours populaires, elle souligne la limite de nos capacités à comprendre ces images.

1. Lucy Reynolds, *Outside the Archive: The World in Fragments, Ghosting: The Role of the Archive within Contemporary Artist's Film and Video*, dir. Jane Connarty et Josephine Lanyon, Bristol, Picture This, 2006, p. 22.
2. *Ibid.*, p. 22-23.
3. Kaja Silverman dans Christine Ross, « L'écran en voie de disparition (toujours inachevée) », dans *Parachute* (thématique Écrans numériques), nº 113, p. 15-29.

Sarah Ève Tousignant évolue dans le milieu des arts numériques. Titulaire d'une maîtrise en histoire de l'art (Université Concordia), elle a été co-commissaire de l'évènement *Nord Performance*, en 2012, et assurera le co-commissariat de l'exposition *Le Large*, à l'été 2019, à la Galerie AVE. Elle est actuellement responsable des communications à OBORO. Auparavant, elle a coordonné des expositions d'art numérique en Europe avec Molior et le Festival Elektra , et a été chargée de projets à la Biennale internationale d'art numérique.

Caroline Gagné, *Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit*

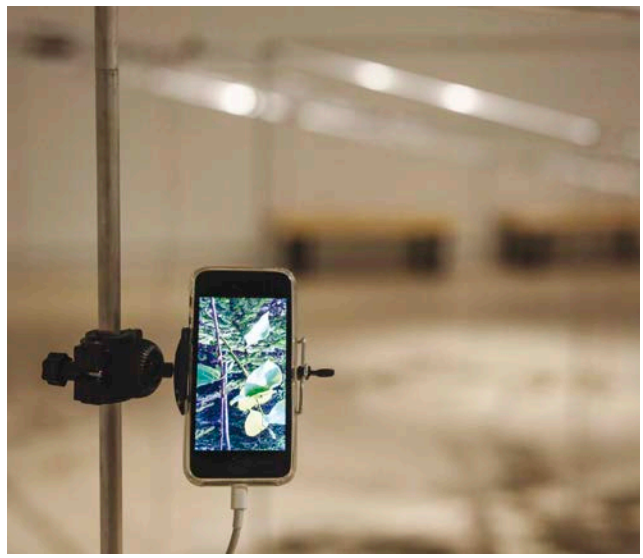
Nathalie Bachand

OCCURRENCE
MONTRÉAL
17 JANVIER –
2 MARS 2019

« Un bruit monotone ne calme pas nécessairement.[1] »

L'inaudible n'est pas vide de son. Ce n'est pas parce que le son émis ne se rend pas à nos oreilles qu'il n'existe pas. En témoigne le principe de vibration : par ce dernier, le son peut se propager sans qu'on l'entende. De cette manière, il habite la matière, l'investit et s'y installe sans qu'aucune information audible soit communiquée. Dans le silence peut s'emboîter le bruit, insonorisé. Écouter ne suffit pas toujours.

L'installation sonore de Caroline Gagné – artiste basée entre Québec et Saint-Jean-Port-Joli – *Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit*, propose une exploration sur les questions de l'audible et des rapports d'échelle. Il y a l'échelle en terme de volume – tant sonore que dimensionnel –, mais aussi en terme de durée. La fulgurance et la brièveté tendent ici à évoquer un volume plus élevé, véloce et compact, alors qu'une certaine lenteur appartiendrait plutôt au quasi-silence, à l'imperceptibilité et à l'immobilité. Cependant, ce régime n'est pas fixe.



Caroline Gagné, *Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit* (détail), 2018. Photo : Alexis Bellavance.

L'installation – créée en 2018 et présentée une première fois dans le cadre de la 8e Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières – se présente comme une fine structure d'aluminium autoportante dont les découpes reprennent les motifs de branches d'arbres et d'un belvédère auquel nous aurions accès par des escaliers. S'étendant en une pente très légère, à environ un mètre du sol, ces découpes portent au plancher leur travail d'ombres et de tracés en décalque. Ce dispositif sculptural est « augmenté » d'une subtile sonification générée par une interface audio et des transducteurs qui sont filés le long des découpes, évoquant – comme une génétique lointaine – la nervure des feuilles. La sonification est étroitement liée à un « essai vidéographique » diffusé sur un iPhone rattaché à la structure.

La vidéo, présentée à l'aide d'une application, montre une végétation bercée par un vent « bienveillant ». Cette application contrôle les sons distribués dans l'installation tandis que les vibrations de l'image vidéo sont celles de la structure, captées et retransmises sur le iPhone, sous forme de données. Image, son, vibration et matière se rencontrent à travers une dynamique d'échange et de prolongement réciproque.

À peine perceptible, la composition sonore provenant des vibrations se ressent au toucher plus qu'elle ne s'entend. Invité à parcourir l'espace et à poser ses mains sur la structure, le public éprouve le son et l'absorbe dans sa corporéité, car les vibrations traversent les matières qu'elles atteignent, se transmettent dans la continuité moléculaire de l'aluminium. C'est d'ailleurs le bruit d'une branche d'arbre, agitée par le vent et agissant comme un archet sur une coursive en métal, qui a été l'événement déclencheur du projet. À partir de l'observation d'un instant anecdotique s'est développée l'ampleur d'un moment devenu agencement de matières solides et dilatoires : un domino d'ondes sur un terrain tangible.

La nature, l'usure du temps et le phénomène de transmission des vibrations sont des motifs récurrents dans le travail de Caroline Gagné. Ils se rencontrent et s'articulent selon des dynamiques variables. Deux installations précédemment réalisées, *Cargo* (2011) et *Le bruit des icebergs* (2016), témoignent avec éloquence de ce fil conducteur liant les thèmes prédominants dans le travail de Gagné. Comme pour plusieurs de ses projets – dont *Quand un arbre tombe, on l'entend* –, l'artiste amorce le projet par une période d'observation de terrain et de captation sonore *in situ*. Dans le cas de *Cargo*, l'artiste s'est embarquée sur un porte-conteneur en partance de Charleston (États-Unis) vers Anvers (Belgique). Tout au long de la traversée, elle a capté des images et des sons qui allaient devenir une installation suggérant l'expérience d'un périple en haute mer – expérience à la fois vidéographique, sonore (avec un système à huit canaux), et haptique (par une balustrade transmettant les vibrations enregistrées lors du voyage). *Le bruit des icebergs*, pour sa part, a pris forme à partir d'une cueillette de matériel visuel et sonore dans la région de St. Lunaire-Griquet, dans la Grande Péninsule du Nord à Terre-Neuve. Ici encore, la dimension vibratoire du son prédomine. L'installation est constituée d'une grande projection vidéo montrant un iceberg à la dérive et d'une vitre en quasi-vis-à-vis, de format semblable, équipée de petits haut-parleurs. L'ensemble procure une expérience déstabilisante alors que l'image de la vidéo se reflète momentanément sur le verre, lors de notre passage, et que la vitre tremble à cause des basses fréquences tirées d'un enregistrement d'iceberg qui lui sont transmises. Ces œuvres précédentes ont contribué à établir les bases du travail actuel de Caroline Gagné – toute pratique artistique s'affinant dans la durée.

La mise en vibration d'éléments matériels, dans l'œuvre, ajoute une dimension se trouvant à la jonction entre le tangible et l'immatériel. En plus de voir (la structure) et d'entendre (le son), ce croisement permet au visiteur d'appréhender l'œuvre par l'action et la sensation – elle-même indéfinissable – des ondes sur la matière. Les ondes sonores et leurs vibrations sont dites mécaniques : elles se propagent à travers une matière physique; elles ont besoin de molécules d'air pour se déplacer. Or, les ondes sont elles-mêmes physiques; seulement, il s'agit d'un autre état de la matière. Une altération matérielle qui devient elle-même un passage. Et toute altération, tant figurée que réelle, est un ouvrage du temps.

Caroline Gagné, *Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit*, 2018. Vue partielle de l'exposition. Photo : Alexis Bellavance.

Comme l'indique l'artiste, le titre de l'œuvre – *Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit* – est un proverbe africain signifiant que les événements les plus bruyants ne sont pas nécessairement les plus importants alors qu'en contrepartie, l'essentiel prend forme dans la durée et l'imperceptibilité, dans l'usure des choses. Le temps travaille constamment : il fait, défait et refait. Il est aussi une clé de voute : il consolide nos constructions bancales et s'il vient à disparaître, le désordre s'invite et s'installe. Dans sa persistance, il permet la répétition qui peut devenir une forme de monotonie qui, au terme d'une certaine période, devient parfois calme et apaisement. À moins que le bruit monotone en question ne provienne d'une foreuse; dans ce cas, il vaut peut-être mieux quitter la forêt.

1. Extrait de *Conseil au sujet des pins*, poème d'Henri Michaux.

Nathalie Bachand écrit régulièrement sur les arts visuels et médiatiques. Récemment, elle a été commissaire de l'exposition de groupe *The Dead Web – La fin*, présentée à Eastern Bloc, et du projet de 32 expositions *UN MILLION D'HORIZONS* du réseau Accès culture pour le 375e anniversaire de Montréal qui avait lieu à l'été 2017. Elle occupe actuellement le poste de direction des savoirs culturels pour le Centre en art actuel Sporobole.